

1<sup>re</sup> ANNÉE — N° 1

PRIX : 1 FRANC

MARS 1892

ABONNEMENT : 10 FRANCS PAR AN

---

LE

# BANQUET

PUBLICATION MENSUELLE

---

## SOMMAIRE :

### AVIS AU LECTEUR.

- |   |                 |
|---|-----------------|
| I. — <i>Empereur et Galilée</i> , fragment du iv <sup>e</sup> acte, traduction d'Ibsen..... | DANIEL HALÉVY.  |
| II. — <i>Toute la flûte</i> .....   | FERNAND DANIEL. |
| III. — <i>Conte de Noël</i> .....   | MARCEL PROUST.  |
| IV. — <i>« Par le glaive », et par l'amour</i> .....  | JACQUES BIZET.  |
| V. — <i>La question présente et le « Devoir présent », de M. Paul Desjardins</i> .....      | FERNAND GREGAL. |
| VI. — <i>Les trois mages</i> .....  | GAC.            |
| VII. — <i>Un poète de sentiment</i> .....   | ROBERT DREYFUS. |
- 

PARIS

LIBRAIRIE ROUQUETTE

71, Passage Choiseul, 71

1892

1<sup>re</sup> ANNÉE — N° 1

PRIX : 4 FRANCS

MARS 1892

ABONNEMENT : 10 FRANCS PAR AN

---

LE

# BANQUET

PUBLICATION MENSUELLE


PARIS

LIBRAIRIE ROUQUETTE

71, Passage Choiseul, 71

1892

## AU LECTEUR

*Quelques jeunes gens ont imaginé qu'il n'était pas superflu d'ajouter une ligne à la liste des Revues où s'exprime l'adolescence contemporaine. Si l'on met à part le souci — pourtant légitime — d'imprimer leur prose, ils furent poussés en cela par plusieurs mobiles, comme le désir de faire connaître en France, d'une manière quelque peu suivie, les productions les plus intéressantes et les plus récentes de l'art étranger. Ce sont des jeunes gens très sérieux*

*Le lecteur n'attend pas de leur part une profession de foi. Ils tiennent à déclarer hautement qu'ils adoptent, en matière de littérature, les doctrines anarchiques les plus subversives. Nous ne serons pas symbolistes, mais nous ne serons pas tolstoïsans. La largeur de notre éclectisme réconciliera nos tempéraments. Chacun de nous saura bien choisir, pour ses exercices spirituels, telle suggestion qu'il lui conviendra. Personne ici ne monopolisera les théâtres, et personne, la critique des livres. Ceux qui voudront s'épancher, s'épancheront.*

*Encore un mot concernant notre titre. C'est un souvenir.*

LA RÉDACTION

# LE BANQUET

PUBLICATION MENSUELLE

---

## EMPEREUR ET GALILÉEN

(Traduit d'Ibsen)

PAR M. DANIEL HALÉVY

FRAGMENT DU IV<sup>e</sup> ACTE

(La scène se passe à la frontière est de l'empire. Sauvage paysage de montagnes. Une vallée profonde sépare le premier plan des montagnes de l'horizon.)

(L'EMPEREUR JULIEN, en habit militaire, se tient à l'extrémité d'un promontoire rocheux et regarde dans l'abîme. — Un peu en arrière, assis sur une pierre, le philosophe mystique MAXIMUS.)

(Les troupes de l'Empereur franchissent le défilé, tout au fond de l'abîme.)

MAXIMUS reste un instant immobile, puis se lève de la pierre où il était assis et s'approche de l'empereur

Mon pauvre frère qui souffre!

JULIEN

Plus blessé que souffrant. Le daim que le trait du chasseur a blessé cherche un fourré où se cacher de ses compagnons. Il m'était odieux de me montrer dans les rues d'Antioche; — et maintenant j'évite de me montrer à mon armée.

MAXIMUS

Personne ne te voit, ami; car tous tâtonnent en aveugles. Mais tu seras comme un médecin qui leur rendra la vue, et alors ils te verront dans toute ta gloire.

JULIEN laissant errer ses regards dans l'abîme.

Comme ils sont loin au-dessous de nous! Comme ils paraissent petits, tandis qu'ils poursuivent leur chemin en zigzag, parmi les fourrés et les taillis, le long du ruisseau pierreux!

Quand nous nous tenions à l'ouverture du défilé, tous les généraux, comme un seul homme, furent d'avis qu'on le passât. Cela revenait à abrégé le trajet d'une heure, à épargner un peu de peine, — sur le chemin de la mort.

Et les légions étaient si désireuses de suivre. Pas même la pensée de prendre le chemin d'en haut, pas le désir de l'air libre de cette hauteur, où chaque aspiration profonde dilate la poitrine. Là-bas ils marchent, et marchent, et marchent et ne voient pas que le ciel est encaissé au-dessus de leur tête — et ne savent pas qu'il y a des hauteurs où il est plus large. — N'est-ce pas comme si les hommes ne vivaient que pour mourir, Maximus? Il y a de l'esprit du Galiléen là dedans. S'il est vrai, comme ils disent, que le père a créé le monde, alors le fils condamne l'œuvre du père. Et c'est précisément pour cette présomptueuse folie qu'il est si hautement révérend!

Compare lui Socrate! Socrate n'aimait-il pas le plaisir, et le bonheur, et la beauté? Et cependant il renonça à ces choses. — N'y a-t-il pas un abîme insondable entre ne pas désirer, d'une part, et, d'autre part, désirer et cependant renoncer?

Oh! ce trésor de sagesse perdue, je veux le rendre aux hommes. Comme autrefois Dyonisos, je m'avance à leur rencontre, jeune et joyeux, une couronne sur mon front, et les bras pleins de raisins. Mais ils rejettent mes présents, et je suis méprisé, et haï, et plaisanté par mes amis aussi bien que par mes ennemis.

MAXIMUS

Pourquoi? Je te dirai pourquoi!

Près d'une certaine ville où j'ai vécu jadis, il y avait un vignoble extrêmement célèbre par ses raisins; et quand les citoyens désiraient avoir les plus beaux fruits sur leurs tables, ils envoyaient leurs domestiques en chercher à ce vignoble.

Bien des années après, je vins de nouveau dans cette ville; mais personne ne savait plus rien de ces raisins qui avaient été si célèbres. Alors, je cherchai le propriétaire du vignoble et je lui dis: — Dis moi, ami, tes vignes sont-elles mortes, que personne ne sache plus rien de tes raisins? — « Non, répondit-il, mais vous le savez, les jeunes vignes produisent de bons raisins mais de mauvais vin; les vieilles vignes, au contraire, de mauvais raisin mais de bon vin. Aussi, étranger, ajouta-t-il, « je continue à réjouir les cœurs de mes concitoyens par la fécondité de mon vignoble, seulement sous une autre forme — avec du vin, non avec des raisins. »

Oui, oui, oui !

JULIEN, méditativement.

MAXIMUS

Tu n'as pas fait attention à cela. Le vin du monde est devenu vieux et cependant tu t'imagines que tu peux encore offrir les raisins crus à ceux qui ont soif du vin nouveau.

JULIEN

Hélas, cher Maximus, qui a soif ? Nomme moi un seul homme, nous et nos amis à part, que mène par un désir spirituel. — Malheureux que je suis, d'être né dans ce siècle de fer !

MAXIMUS

Ne reproches rien au siècle. Fut-il plus grand, tu serais moindre. L'âme du monde est semblable à un homme riche qui aurait des fils en grand nombre. S'il partage ses richesses également, tous seront à leur aise, aucun ne sera riche. Mais s'il les déshérite tous sauf un, et lui donne tout, alors celui-là sera comme un homme riche entouré de pauvres.

JULIEN

Aucune comparaison ne pourrait-être moins juste que celle-là — suis-je tel que ton héritier unique ? N'est-elle pas divisée entre un grand nombre, cette chose que le maître du monde devrait posséder plus abondamment que tous les autres, — non, que lui seul devrait posséder ? Tu dis que la puissance n'est pas divisée ? Et Libanius, n'a-t-il pas la puissance de l'éloquence à tel point que les hommes l'appellent le roi des orateurs ? N'as-tu pas, cher Maximus, la puissance de la sagesse mystique ? Et ce fou d'Appollianus d'Antioche, n'a-t-il pas la puissance du chant extatique à un tel degré que je dois l'envier ? Et Grégoire le Cappadocien ! N'a-t-il pas la puissance de la volonté inébranlable si extraordinairement que beaucoup lui ont appliqué l'épithète, malséante à un sujet, « le Grand » ? Et — plus étrange encore ! — la même épithète a été appliquée à l'ami de Grégoire, Basilius, cet homme aux yeux de fille, doué d'une nature si douce. Et cependant il ne joue dans le monde aucun rôle actif ; il vit ici, ce Basilius — ici, dans cette région éloignée, portant le costume d'un anachorète, et ne parlant à personne qu'à ses disciples, qu'à sa sœur, et d'autres vieilles femmes qui sont dites pieuses et saintes. Quelle influence n'exercent-ils pas, lui et elle, grâce aux seules épîtres qu'ils lancent de temps en temps ! Tout, même la renonciation et la claustration, tout devient une puissance opposée à ma puissance. Mais le juif crucifié est encore le pire de tous.

MAXIMUS

Alors finis-en avec toutes ces puissances ! Mais ne t'imagines pas pouvoir abattre les rebelles en les attaquant comme émissaire d'un monarque qu'ils ne connaissent pas. Tu dois agir en ton propre nom, Julien ! Jésus de Nazareth s'est-il révélé comme l'émissaire d'un autre ? Ne s'est-il pas proclamé un avec celui qui l'envoyait ? En vérité les temps sont révolus en toi, et tu ne le vois pas. Tous les signes, tous les présages, ne te désignent-ils pas d'un doigt sûr ? Dois-je te rappeler le rêve de ta mère — ?

JULIEN

Elle rêva qu'elle enfantait Achille.

MAXIMUS

Dois-je te rappeler à quel point la fortune t'a porté, comme sur des ailes puissantes, à travers une vie agitée et dangereuse ? Qui es-tu, seigneur ? Es-tu Alexandre revenu à la vie, non, comme avant, dans l'immaturité, mais parfaitement équipé pour l'accomplissement de la tâche ?

JULIEN

Maximus !

MAXIMUS

Il y a un homme qui reparaît toujours, à certains intervalles, dans le cours de l'histoire humaine. Il est semblable à un cavalier domptant un cheval sauvage dans l'arène. Encore et encore il est jeté à terre. Un instant, et le voila remis en selle, à chaque fois plus sur et plus habile, mais toujours il a dû disparaître, s'évanouir sous ses formes multiples. Il a dû disparaître comme l'homme créé de Dieu dans les bosquets de l'Eden ; il a dû disparaître comme le fondateur de l'empire du monde ; il *doit* disparaître comme le prince de l'empire de Dieu. Qui sait combien de fois il a erré parmi nous sans que nous l'ayons reconnu ?

Comment sais-tu, Julien, si tu n'étais pas *en* lui que maintenant tu persécutes ?

JULIEN regardant au loin.

Oh impénétrable énigme !

MAXIMUS

Dois-je te rappeler la vieille prophétie qu'on répète aujourd'hui de nouveau ? Il a été prédit qu'autant d'années que l'année a de jours durerait l'empire du galiléen. Encore deux ans, et trois cent soixante cinq jours se seront écoulés depuis que l'homme naquit à Bethléhem.

JULIEN

Tu crois à cette prophétie?

MAXIMUS

Je crois à ce qui doit venir.

JULIEN

Toujours des énigmes!

MAXIMUS

Je crois à la libre nécessité.

JULIEN

Plus énigmatique encore.

MAXIMUS

Ecoute, Julien, — quand le chaos bouillonnait dans l'abîme effrayant et vide, et que Jéhovah était seul, — ce jour où, conformément à ce que rapportaient les vieilles écritures juives, il étendit la main et sépara le jour et la nuit, la mer et la terre, — ce jour-là le grand dieu créateur fut au comble de sa puissance.

Mais avec l'homme la volonté naquit sur terre. Et les hommes, et les animaux, et les arbres, et les herbes se créèrent eux-mêmes, chacun selon sa propre image, conformément à des lois éternelles; et conformément à des lois éternelles les étoiles roulèrent à travers les espaces célestes.

Jéhovah se repentit-il? Les vieilles traditions de toutes les races nous parlent d'un créateur repentant.

Il avait établi la loi de continuité dans l'univers. Trop tard pour se repentir! Le créé veut se perpétuer — et est perpétué.

Mais les deux royaumes incomplets luttent l'un contre l'autre. Où, où, est le roi de paix, l'homme complet qui les réconciliera?

JULIEN à part

Deux ans? Tous les dieux inactifs. Pas de puissance capricieuse cachée, qui puisse méditer de traverser mes plans.

Deux ans? en deux ans je puis amener le monde sous ma domination.

MAXIMUS

Tu as parlé, cher Julien; — qu'as-tu dit?

JULIEN

Je suis jeune et je suis fort et bien portant, Maximus — j'entends vivre longtemps.

(Il sort, Maximus le suit)

TRADUIT D'*Ibsen*.

# TOUTE LA FLUTE

## CHANSON DU RATÉ

### I

On ne sait guère pourquoi l'on vit,  
Et l'on ne sait même rien du tout,  
Sinon que la chair nous asservit  
A des attitudes de mauvais goût;

Puis, qu'en passe sa vie à se faire  
L'âme des autres, qui font de même :  
Si bien que, sans la mort, belle affaire!  
On eût bientôt fait le tour de soi-même.

### II

Il fait un vrai temps de Paris ;  
Le trottoir luit sous un ciel gris ;  
Douce et lente tombe la pluie,  
Et je m'ennuie...

En moi se moule tout seul un air  
Bête et bon comme une habitude,  
Et mon âme est la platitude  
Dans le désert.

### III

La tristesse des menuets  
Sonne avec mes désirs muets,  
Et je pleure  
D'entendre gémir cette voix  
Qui vient de si loin, d'autrefois  
Et qui pleure

Chansons frêles du clavecin  
Notes grêles, fuyant essaim  
    Qui s'efface,  
Vous passez si légèrement  
Qu'on dirait un dessin charmant  
    Qui s'efface.

Ah! comme vous broyez les cœurs  
De vos airs tendres et moqueurs  
    Et si tristes!  
O sanglots à peine entendus,  
Sanglots légers, rires fondus,  
    Baisers tristes.  
O chants troublés de pleurs secrets,  
Chagrins qui s'ignorent, les vrais,  
    Pudeur tendre,  
Sanglots inécoutés du cœur,  
Qui n'osent s'échapper, de peur  
    De s'entendre.

## IV

Le coupé qui file au coin de la rue  
Emporte une dame aux yeux de poupée  
Avec un monsieur à face bourrue,  
Gros et rouge, ancien marchand de morue,  
Lequel à bailler est fort occupé.  
Bref on voit que c'est le monsieur qui paie  
    Le coupé.

La foule grouille et roule dans la rue :  
Les prestes chevaux manquent d'attraper  
Un gamin qui passe en courant la rue...  
N'écrasez pas trop la foule incongrue,  
O riche monsieur à face bourrue!  
Ne hochez pas trop votre chef épais  
Qui sur votre cou s'est développé  
Avec l'air insolent d'une verrue :  
Car lorsqu'il sera maître dans la rue,  
Le peuple pourrait de sorte congrue  
    Le couper.

## V

Je voudrais me parler à moi-même  
 Et saisir quelque Immuable en moi;  
 Mais à quoi bon? Toujours un pourquoi  
 Défend de désirer ce qu'on aime.  
 Mais à quoi bon? Encore une fois  
 M'aimer ce soir, pour demain me faire  
 Pitié, honte même? Belle affaire!  
 Mieux vaut laisser reposer mes doigts.

Ah! qui saura dire l'amertume  
 De sentir son âme s'en aller,  
 Et de se comprendre et se parler  
 Le vrai moi qui se désaccoutume...

Tant pis! Vivons sans savoir pourquoi.  
 Pauvre cœur avide de toi-même,  
 Encor que tu sois le mien, je t'aime  
 Pour ton désespoir plein de bonne foi.

## VI

C'est le silence de l'automne  
 Où le soleil pâle frissonne  
     Dans les cieus blancs.  
 Voici qu'à l'approche du givre  
 Les grands bois s'arrêtent de vivre,  
 Et retiennent leurs cœurs tremblants.

Vois, le soleil pâle frissonne;  
 C'est le silence de l'automne.

O Nature! tes seins ardents deviennent froids!  
 Adieu, la vie immense et folle qui bourdonne!  
 ... Entends, dans cette paix qui comme toi frissonne,  
 Combien s'est ralenti le cœur fougueux des bois,  
 Et comme il bat à coups dolents et monotones  
     Dans le silence de l'automne.

FERNAND DANIEL.

---

## UN CONTE DE NOEL

— — — — —

### LES PETITS SOULIERS

PAR M. LOUIS GANDERAX

(*Revue des Deux-Mondes* du 1<sup>er</sup> janvier 1892)

— — — — —

La plus douce peut-être de ces fleurs du sentiment que la réflexion flétrit bien vite est ce qu'on pourrait appeler l'espérance mystique en l'avenir. L'amant malheureux qui, rebuté aujourd'hui comme il l'était hier, espère que demain celle qu'il aime, et qui ne l'aime pas, se mettra tout d'un coup à l'aimer; — celui, dont les forces n'égalant pas le devoir qu'il lui faudrait remplir, se dit : Demain, j'aurai comme par quelque enchantement cette volonté qui me manque; — tous ceux enfin qui, les yeux levés vers l'Orient, attendent qu'une clarté soudaine, en laquelle ils ont foi, vienne illuminer leur ciel mélancolique, tous ceux-là mettent en l'avenir une espérance mystique en ce sens qu'elle est l'œuvre de leur seul désir et qu'aucune prévision du raisonnement ne la justifie. Hélas! un jour vient où nous n'attendons plus à chaque instant une lettre passionnée d'une amie jusqu'ici indifférente, où nous comprenons que les caractères ne changent pas tout d'un coup, que notre désir ne peut orienter à son gré les volontés des autres, tant elles ont de choses derrière elles qui les poussent et auxquelles elles ne peuvent résister; un jour vient où nous comprenons que demain ne saurait être tout autre qu'hier, puisqu'il en est fait.

Pourtant, dans certaines âmes pas trop desséchées par la réflexion, reflleurissent, à certaines époques favorables, ces espérances mystiques. La nuit de Noël, par exemple, un parfum d'espérances monte des âmes vers Dieu, des âmes qui veulent être enfin meilleures, qui veulent être enfin aimées. Comme ce parfum doit être agréable à Dieu, quelquefois le soir de Noël, un grand artiste se plait, bon jardinier des cœurs, à arroser les espérances prêtes à s'ouvrir. Il justifie aux yeux de la raison les téméraires affirmations du sentiment dans une sorte de petit conte à la

fois vraisemblable et mystérieux, où quelque bonheur jusque là rêvé se réalise dans la nuit de Noël. Cette année nous n'avions pas eu de conte de Noël. On ne peut pas donner ce nom, au sens d'ailleurs tout arbitraire où nous l'avons pris, à l'admirable *Procurateur de Judée* de M. Anatole France. — Mais la *Revue des Deux Mondes* nous a apporté le 1<sup>er</sup> janvier un tardif mais authentique et délicieux conte de Noël, les *Petits Souliers* de M. Louis Ganderax, que vous n'avez pu lire sans attendrissement et sans admiration. C'est que la pitié s'y mêle à la volupté comme pour la rendre plus douce encore. A la fin de cette nuit de Noël là, d'invisibles cassolettes répandirent l'encens et la myrrhe dans le cœur de M. de Nieulles et la dernière partie du conte en est embaumée d'une odeur divine. Les paroles d'un petit enfant le touchèrent assez pour qu'il changeât de vie et pour qu'il retournât auprès de sa femme qu'il avait abandonnée. Les belles délaissées qui lisent la *Revue des Deux Mondes*, celles qu'un mari ou un amant a trahies ont dû recevoir de ce petit conte un divin réconfort. De quelles larmes n'ont elles pas dû mouiller ces pages exquisés qui les feront rêver bien longtemps de réconciliation jusque là crues impossibles et ne cesseront plus d'exalter leurs plus chères, mais leurs plus timides espérances. — Avant de nous le rendre ainsi touchant, M. Ganderax nous avait fait de M. de Nieulles un portrait ironique, qui témoigne chez l'auteur d'une merveilleuse clairvoyance des caractères. Pauvre M. de Nieulles ! Pendant sa vie terrestre, bien chétive sans doute, presque irréaliste auprès de celle dont son poète l'anima, il rencontra souvent M. Ganderax « dans le monde ». Derrière le plastron de sa chemise, telle une cuirasse sans défaut, derrière le monocle dont il bouchait son œil, seule ouverture sur son cœur et par où l'on aurait pu entrer dans cette place bien gardée, derrière ses attitudes composées pour la défensive, il se croyait impénétrable ; mais l'esprit de M. Ganderax, immatérielle fée « qui passe au travers des serrures », comme Athéné, voltigeait déjà dans le cœur de M. de Nieulles, lui dérobaient l'étincelle, la petite flamme qui luit dans les âmes les plus obscurcies et qui lui a servi à le recréer pour nous, bien vivant. M. Ganderax respecte cette vie qu'il donne. Aussi peut-on dire qu'il est véritablement réaliste. De la créature, il ne retranche pas plus les beautés que les laideurs ; il montre à la fois l'âme et le corps et à la fin du conte la poésie naît pour ainsi dire de la vérité. Ainsi les plus belles fleurs de nos rêves ont pour sève notre sang et pour racines ces petits filaments blancs qui sont nos nerfs. S'il a retenu pour nous et comme concentré toute la poésie qui se dégage de l'histoire des *Petits*

*Soutiers*, il n'a pas essayé (et en cela il est poète) de « poétiser », d'« idéaliser » les personnages. Si le charmant miracle d'amour a lieu chez une courtisane, ce n'est pas en effet que M. Ganderax obéisse à l'audacieuse psychologie des romantiques et des naturalistes qui douèrent une Marion Delorme, puis une Boule de Suif des vertus qu'ils refusaient aux « bourgeois ». Pâquerette Vernon est peut être une mère tendre. Elle nous est surtout montrée comme une mère pratique, désireuse pour sa fille de « chic » et de « vie régulière ».

Mais à qui je ne puis m'empêcher de penser c'est à l'absente, à cette Mme de Nieulles qui projette sur ce conte où elle n'apparaît pas, l'ombre de son corps douloureux et charmant. Aussi bien n'est-ce pas un peu pour elle que ce conte est écrit? Et n'est-ce pas pour la toucher davantage que les personnages sont pris « dans son monde », un monde où d'ailleurs les maris délaissent plus leurs femmes que dans les autres. C'est que l'art plonge si avant ses racines dans la vie sociale que dans la fiction particulière dont on revêt une réalité sentimentale très générale, les mœurs, les goûts d'une époque ou d'une classe ont souvent une grande part, et peuvent même en aviver singulièrement l'agrément. N'était-ce pas un peu pour des spectatrices de la cour, voluptueusement torturées par la passion, que Racine, quand il voulait, dans des jeux mêlés de délices et de crimes, figurer l'accomplissement de tragiques destinées, évoquait de préférence les ombres des princesses et des rois. Hélas il est bien probable qu'elle attendra en vain, la pauvre Mme de Nieulles, le miracle que M. Ganderax semblait lui annoncer en nous le racontant. Mais, n'importe, sa déception ne sera pas trop cruelle; elle ne pourra reprocher à l'art de lui avoir menti, car en ôtant à sa douleur son caractère égoïste, en la transposant, si l'on peut ainsi dire, il a bien rempli le rôle d'un ingénieux consolateur. Ses mensonges sont les seules réalités, et pour peu qu'on les aime d'un amour véritable, l'existence de ces choses qui sont autour de nous et qui nous subjugaient, diminue peu à peu. Le pouvoir de nous rendre heureux ou malheureux se retire d'elles pour aller croître dans notre âme où nous convertissons la douleur en beauté. Là est le bonheur et la véritable liberté.

MARCEL PROUST

---

## « PAR LE GLAIVE » ET PAR L'AMOUR

Après avoir vu M. Mounet-Sully dans le rôle de Strada de « Par le Glaive »

drame de M. Jean Richepin

(Deux ombres, celles de Jésus-Christ et de Saint-Luc entrent dans la ville de Ravenne. Elles causent ensemble et marchent invisibles au milieu des vivants.)

### LE CHRIST

Viens, Luc, viens. Tu prétends que jamais aucun homme n'aura, même en germe, la vertu que j'avais. Je veux te détromper. Lorsque des événements graves et passionnants s'accomplissent en quelque lieu de la terre; des hommes se trouvent toujours qui, désintéressés, par passion, font de grandes et belles choses. Si ceux-là vivaient au milieu de la crise violente que j'ai traversée, s'ils étaient attendus, espérés, comme je l'étais, eux aussi seraient des rédempteurs.

Pourquoi les hommes m'ont-ils donné ce nom? pourquoi l'ai-je mérité? Parce que j'étais un enthousiaste; parce que j'étais apitoyé par une société corrompue, et que dès lors toute mon âme s'est vouée à la régénérer. Ce fut le but de toutes mes actions, ce fut l'idéal pour lequel je vécus. J'eus foi en la puissance de ma volonté, c'est pourquoi je pus donner cette foi à quelques uns de ceux qui croyaient que rien ne peut rien sur rien. Ils ont banni leur indifférence. Je leur ai montré mon idéal, ils l'ont partagé. Alors ils ont cessé d'être mauvais et malheureux. Ils m'ont aidé à convaincre les autres, et nous avons réussi. Nous leur avons montré la vie de l'âme, et par cela seul, ils sont devenus meilleurs. Et c'est pour m'être donné avec violence et passion à une seule idée, pour l'avoir trouvée belle, avec toute la force de mes sentiments, et pour l'avoir voulu réalisée, que cette grande révolution s'est accomplie, si grande que les hommes n'ont pu croire qu'elle était l'œuvre d'un des leurs, et qu'ils m'ont fait Dieu.

Pourtant, tu le vois, ma vertu n'était pas surhumaine, elle n'était faite que de passion. Chaque révolution, chaque polémique même, qui met en jeu de grands intérêts, peut faire éclater un nouveau Messie.

Mais si nous avons quitté nos tombeaux et sommes venus jusqu'ici, c'est pour mieux te convaincre que par des paroles :

Conrad le Loup fait subir à Ravenne un joug rude et dégradant. Le peuple écrasé, avili, n'a plus ni fierté ni force pour sauver sa liberté. C'est à la débauche qu'il demande l'oubli de la tyrannie. Quelques uns

seuls murmurent, mais bien bas. Ils ont peur, ils ne savent où ils vont, ils désespèrent de leur compatriotes. Observe-les avec moi : parmi ces quelques âmes révoltées, mais indécises, nous en trouverons au moins une qui sera forte, et assez passionnée pour les entraîner tous, pour arracher le vice de toutes les poitrines, et mettre en sa place l'amour de la patrie. Son âme à celui-là ne sera-t-elle pas digne de la mienne?

SAINT LUC

Non, Jésus, elle sera grande peut-être, elle fera le bien, mais pas comme toi. Quelle sera la différence? Je ne sais, mais elle sera.

LE CHRIST

Écoute.

(Il lui montre deux citoyens de Ravenne : Galéas et Petruccio, qui parlent d'une voix animée, mais basse, tandis que deux hommes cachés derrière une colonne les écoutent. Ce sont Pietro Strada et Guido.)

GALÉAS

Ce peuple de lâches me désespère; il ne sent même plus son déshonneur. Il boit et il chante sous le talon qui l'écrase. Ah! Conrad peut triompher à son aise. Il frappe; on lui lèche les mains. Je hais le tyran et ne puis rien contre lui. Misère!

PETRUCCIO

Oh! quel homme pourrait donc soulever ces brutes?

GALÉAS

Personne, hélas! car leur âme est morte et nous, n'avons plus qu'à mourir de honte devant Ravenne vaincue.

STRADA qui s'est brusquement avancé vers eux.

Que ne la sauvez-vous plutôt?

GALÉAS

Qui donc es-tu?

STRADA

Que t'importe? Tu veux sauver Ravenne; je le veux aussi. Jure de m'obéir en tout sans discuter jamais. Sois prêt à tout sacrifier pour la cause de la patrie. Ne demande pas d'où je viens ni qui je suis. Je viens vous sauver de la tyrannie. Aie foi.

GALÉAS, après quelques instants de trouble et d'hésitation, tombe à genoux.

Ordonne.

LE CHRIST

Eh bien! Luc. Ne crois-tu pas que nous avons déjà trouvé celui que nous cherchons? Vois comme il a fait disparaître les doutes et la lassitude qui rendaient inactifs deux hommes de cœur. Si tout ce peuple se soulève maintenant, si grâce à lui la tyrannie succombe, n'aura-t-il pas relevé toutes ces âmes avilées? Ne les aura-t-il pas ramenées au bien? Qu'ai-je fait de plus?

SAINT-LUC

C'est vrai, cet homme est grand, mais je doute malgré tout. Écoutons encore. J'attends des défaillances.

STRADA relevant Galéas.

Bien, Galéas, bien. Veux-tu ta récompense? Ecoute. — Le fils de nos ducs : Guido n'est pas mort.

GALÉAS

Guido vivant!

STRADA

Le voici.

(Guido sort à son tour de l'ombre du pilier.)

GUIDO

Non, Strada. Je ne vis plus pour ton rêve. Si tu veux sauver ta patrie, cherche un autre que moi. Tout mon orgueil est mort. Si j'ai fui pour conserver ma vie, si je l'ai jouée pour revenir ici, c'est que j'avais au cœur un grand amour : Rinalda m'a trahi!

Je n'ai même plus le désir de vivre pour moi, comment veux-tu que j'aie la force de vivre pour vous : Rinalda la femme de Conrad! Voilà ce que j'apprends quand je vais la revoir. A quoi bon la puissance maintenant, à quoi bon le bonheur des autres, puisque je souffre, moi.

STRADA

Tu souffres, et tu veux t'abîmer dans ta souffrance. Est-ce digne d'un homme?

LE CHRIST, à Saint-Luc

Entends-tu ces paroles?

STRADA

Tu as une noble tâche à accomplir. Tu peux délivrer ta patrie d'un tyran odieux, tu peux faire les actions les plus belles, et tu n'es pas consolé de la trahison d'une femme!

LE CHRIST

Peut-on mieux relever une âme, la mieux consoler d'un idéal perdu, par un autre idéal?

Rinalda paraît en courant, elle reconnaît Guido parmi ceux qui l'entourent. Elle tombe à ses pieds.

RINALDA

Guido, c'est vrai! tu vis encore! Ah! que je serais heureuse sans ma honte. Ne me repousse pas, je viens demander la mort à ta main chérie. Mais avant, je veux te dire que je ne t'ai trahi que par amour. Je te croyais mort, Guido, et je voulais te venger. Ton frère Rizzo me restait seul pour cela. Conrad voulait sa mort. Il m'aimait, et je ne me suis donnée que pour te sauver un vengeur.

GUIDO

Je voulais mourir, tout-à-l'heure, Rinalda. Tu m'as rendu toute ma force. Je te pardonne et je t'aime. Ma patrie par toi me redevient chère. Viens, Strada, soulevons le peuple et faisons payer cher au tyran les instants de bonheur qu'il m'a volés, les souffrances et la honte de mon pays.

LE CHRIST, à Saint-Luc

Ce sont là deux belles âmes, sans doute, mais elles ne feront le

bien que par égoïsme. Ce sont des âmes humaines. Mais vois Strada : il s'est fait un idéal tout désintéressé ; sur son chemin les passions s'ennoblissent. Sa grandeur est celle d'un Dieu.

STRADA, qui médite depuis quelques instants.

Tout est sauvé maintenant, grâce à vous, Rinalda, vous que j'accusais de trahison. Encore quelques jours pour préparer le peuple et l'heure de la délivrance aura sonné. Allez Rinalda, retournez au poste que vous avez choisi ; endormez le tyran dans sa sécurité. Le reste nous regarde.

RINALDA

Moi! chez Conrad! alors que Guido respire. Oh? que me demandez-vous là.

STRADA

Il le faut ; quand cela devrait briser votre cœur. Si vous disparaissiez, Conrad méfiant saura vite notre complot. Alors tout est perdu. Ravenne reste esclave, nous n'avons plus qu'à fuir.

RINALDA

Qu'importe si je fuis avec Guido!

STRADA, avec autorité.

Et la Patrie!

Rinalda tombe à genoux, la tête dans ses mains et se met à pleurer. — Strada la regarde un instant et continue :

Vous souffrez, Rinalda, mais qu'est votre douleur près de la liberté d'un peuple?

SAINT LUC

Vois, Jésus, le cas qu'il fait d'une douleur humaine. C'est sans pitié qu'il va briser cette âme.

LE CHRIST

Tu dis vrai, et pourtant ses sentiments sont nobles. Il exige un dur sacrifice qui peut briser deux âmes, et cela, c'est faire le mal. La cause qu'il défend est grande et sainte, mais elle n'interdit pas la pitié. Deux passions violentes ne peuvent se partager un même cœur. Ceux de Guido et de Rinalda sont déjà pris l'un par l'autre ; ils agiront pour la liberté ; mais qu'elle ne contrarie point leur amour. Peut-être Strada pourra-t-il un instant, grâce à sa robuste foi, les entraîner à agir avec lui. Mais ce ne sera qu'en torturant leurs âmes.

Cependant, Luc, je ne veux pas le condamner encore. Il m'a paru trop grand pour n'avoir pas la charité.

GUIDO qui a saisi Rinalda dans ses bras, s'adresse avec violence à Strada.

Elle ne me quittera plus, Strada, tu m'entends, je le veux. Si pour servir ma patrie il me fallait subir les plus effroyables tortures, je le ferais. Mais perdre Rinalda, la vie de mon âme, jamais!

STRADA

Prends garde, Guido. Ton frère Rizzo vit encore, c'est vrai. Mais Rinalda est le prix de son existence. Elle disparue, c'est la mort pour lui.

## LE CHRIST

Vois-tu, Luc, j'avais raison. Tout à l'heure ce même sacrifice qu'il leur demande encore était odieux. Il leur demandait de souffrir au nom d'idées grandes et belles, sans doute, mais incompréhensibles pour deux êtres dont la vie est en ce moment toute sentimentale. Maintenant, c'est en invoquant l'amour d'un frère qu'il parle. Il les apitoie, il les attendrit sur le sort d'un être qu'ils aiment tous deux depuis longtemps. Le sacrifice leur devient doux et facile.

## GUIDO

C'est vrai, Rinalda. Le pauvre enfant! Nous pouvons bien souffrir encore pour lui. Pourrions-nous être heureux avec sa mort sur notre conscience. Va, mais dès cette nuit nous te délivrerons. Demain, ma Rinalda sera libre, et Conrad vaincu.

## STRADA

Non, Guido, patience. Tu ne peux agir cette nuit sans compromettre la liberté de Ravenne. Attends quelques jours encore. La gloire de libérer ta patrie ne paiera-t-elle pas quelques instants de douleur?

## GUIDO

Non, tais-toi, je ne veux pas t'entendre. Tu me fais peur. Le mal semble sortir de ta bouche. La gloire! Tu me parles de gloire, et j'aime Rinalda.

## STRADA

C'est vous, Rinalda, que maintenant je prie. Vous pouvez tout sur Guido. Au nom de la patrie, dites-lui qu'il attende, que vous saurez souffrir. Dites-lui que son amour est égoïste.

Et tenez, Rinalda! Soyez grande, plus grande que nous tous. Renoncez à Guido. Je sais une fille du peuple qui l'aime, donnez-le lui.

## RINALDA effarée.

Mon Guido!... Et pourquoi?

## STRADA poursuivant son idée.

Le fils de nos ducs allié par le sang à ses plus humbles sujets, c'est Ravenne soulevée toute entière contre la tyrannie, c'est une ère de fraternité et de bonheur qui s'ouvre devant nous.

## RINALDA

Grâce.

## STRADA

Vous êtes lâche.

## RINALDA

Et vous, bien implacable.

Ne puis-je défaillir sous l'horreur qui m'accable?

.....  
Me pousser jusque là, c'est trop, c'est inhumain.

## STRADA

Notre Seigneur tomba trois fois sur le chemin,  
Trois fois. Je comprends donc que votre pas faiblisse,  
Pauvre femme tremblante, en marchant au supplice.  
Mais songez bien que si le monde fut sauvé,  
C'est que notre Seigneur trois fois s'est relevé.  
Enfin (pardonnez-moi, je vais être sévère),  
Mais pour dire vraiment qu'on gravit son calvaire  
Ce que vous avez fait ne suffit point, je crois.  
Il faut monter encor, monter jusqu'à la croix (1).

## LE CHRIST

Hélas!

Je t'ai cru grand d'abord, car tu élevais les âmes vers le bien. J'ai douté de toi ensuite ; car pour faire ce bien tu n'hésitais pas à faire le mal. Mais maintenant je te trouve infâme ou stupide. N'as-tu pas compris qu'au calvaire je ne portais que mon corps, mon âme était ravie. Mais là c'est son âme et celle de son amant que tu vas crucifier, et tu n'en as pas le droit.

Cherche ceux qui n'ont pas encore d'idéal, impose leur le tien. S'ils souffrent désormais pour lui, comme moi, ils sacrifieront leur corps à leur âme. Tu ne feras ainsi que le bien et tu ennobliras tes semblables. Mais ne touche pas à ceux dont l'âme est déjà grande par un amour quelconque, leurs sentiments existent alors au même titre que les tiens. Tes aspirations, pour ces êtres, ce sont des utopies. Leur âme est différente de la tienne, mais elle vit d'une vie intense que tu n'as pas le droit de détourner. Ne cherche pas à les tromper, à les amener vers toi, car alors tu ferais mentir l'âme à l'âme, et au nom de la vérité et de la charité dont je suis le symbole, je te maudirais.

## SAINT-LUC

Tu vois, Jésus, j'avais raison. Nul n'a pu ni ne pourra se comparer à toi. Si tu veux en savoir la raison, je te dirai qu'aucun homme n'aura jamais un amour du bien aussi large que le tien. Tu voulais la grandeur et la noblesse de l'âme, mais tu les comprenais toutes. Les autres hommes objectivent toujours le bien qu'ils veulent faire; ils vont fauchant sur leur route tout ce qui ne s'y conforme point. Ils font *du mal* pour faire *du bien*. Toi tu faisais *le bien*. Leur devise à eux est « par le glaive », mais la tienne, ô Jésus! c'est par l'amour.

JACQUES BIZET.

---

(1) Fin du 3<sup>me</sup> acte de *Par le Glaive*.

## LA QUESTION PRÉSENTE

ET

## LE « DEVOIR PRÉSENT »

DE M. PAUL DESJARDINS

J'ai lu la petite brochure de M. Desjardins au retour d'une longue promenade par cette campagne parisienne qui serait charmante, si elle n'était aussi sotte en été, aussi morne en hiver. Cette fois-là cependant, sa torpeur hivernale m'avait bien agréé. Sous le ciel gris d'une brève après-midi de janvier, j'étais allé longuement par des chemins solitaires. Et parce que j'avais froid et que la campagne était lugubre, je croyais très sérieusement que j'étais sérieux. La veille, je m'étais ennuyé à en mourir, et j'avais touché le fond de l'égotisme, qui, pour peu qu'on ne soit pas député de Nancy, mène rapidement et sans douleur au gâtisme ou au suicide. Je n'avais été qu'au gâtisme; cette fausse position m'avait courbaturé, et le besoin m'avait pris de m'oublier en quelque chose d'extérieur et de supérieur. Ma promenade à travers ces champs désolés m'avait été fort bonne pour cela. Je revis des lieux où j'avais jadis passé quelque temps; et je goûtai le charme douloureux du souvenir, croyant être simplement triste, et m'en réjouissant fort, sans m'apercevoir, hélas! que cette tristesse m'était délicate. Du ciel jaune et souillé des fumées suburbaines, la neige se mit à tomber: j'eusse pu m'en abriter, je préférerais m'y exposer, pour me faire l'âme de ces pauvres gens que je rencontrais et qui rentraient — où rentraient-ils? — le dos courbé sous la neige. Et j'étais très fier d'être aussi humble, et je continuais à marcher avec une gaité divine à travers les champs qu'envahissait maintenant la nuit. Ma gaité divine m'égara dans des pays tout à fait inconnus; je demandai mon chemin à des ouvriers qui me regardaient avec méfiance, et je leur fus reconnaissant de la haine qu'ils mirent dans leurs brèves indications. Vraiment ma longue promenade m'avait excité,

et mon esprit se mouvait avec une agilité qui m'étonnait, au milieu de toutes les grandes idées que leurs symboles, ces champs désolés, ce ciel brumeux, ces groupes d'ouvriers, ces tristes maisons où brille une lumière, ces faubourgs où tous les visages sont hâves et craintivement insolents, éveillaient avec une poétique confusion dans mon âme; je crus voir le sens et la vérité de tant de nobles théories qui s'harmonisaient avec ces spectacles de douleur et d'humilité secrète; et les noms de Kant, de M. Renouvier, de M. Secrétan, de Tolstoï, de M. de Vogüé, de M. Paul Desjardins et de quelques autres, flottèrent et s'entrechoquèrent harmonieusement dans ma mémoire. Mais quoi! quand je fus rentré chez moi, et quand, les pieds sur les chenets (car je m'étais enrhumé), je contemplai en souvenir cette promenade qui était déjà du passé, qui n'était plus moi, et sur laquelle je n'avais plus intérêt à me tromper, je vis bien qu'en croyant m'oublier sous tant d'objets extérieurs, je n'avais fait que me cultiver sans le savoir, qu'au lieu de me subordonner à ce qui n'était pas moi, j'avais plié à moi toutes choses, et que là, comme partout et toujours, c'était moi que j'avais cherché, moi que j'avais aimé.

Le petit livre de M. Desjardins que je lus alors, ressemble à ma promenade. M. Desjardins s'est fort ennuyé en lui; le vide de l'égotisme de M. Barrès lui est rapidement apparu; le dilettantisme pur, celui qui a foi en lui, l'a fatigué; lui aussi il a compris qu'il lui fallait sortir de sa chambre. Alors il s'est promené par les champs glacés et si noblement tristes du devoir; il tente même d'y organiser des excursions, y promène ses amis et jure à ses adversaires qu'il les y conduira; mais, sans qu'il s'en aperçoive, loin de s'oublier dans ses promenades, il s'y exalte, il s'y cultive avec un talent que peut lui envier M. Barrès; et peut-être qu'un jour, quand son imprudent idéalisme l'aura enrhumé, et qu'il sera rentré dans sa petite chambre, verra-t-il toute son illusion et combien il était innocemment habile à se donner des plaisirs.

Si je pensais ce que je viens de dire, on m'accuserait avec raison d'être bien injuste pour M. Desjardins. Aussi bien n'en pensé-je pas un mot. Non, M. Desjardins ne croit pas au devoir par dilettantisme; il y croit, il y veut croire; il y croit d'un cœur ardent, il voudrait y croire d'un cœur simple, et tout son désir aujourd'hui est de dépouiller ce dilettantisme dont il aima jadis à se parer. Il y a presque réussi dans la petite brochure où il annonce la bonne nouvelle, et où, chose

bien étonnante pour un moraliste de la décadence, il obéit à la loi morale en la prêchant. C'est un livre plein de sincérité, c'est un vaillant livre. Peut-être y parle-il un peu trop souvent du Saint-Graal; peut-être encore n'inscrit-il pieusement telle parole insignifiante « du vieil Akim de la *Puissance des ténèbres* » que pour l'innocent plaisir de citer Tolstoï. Mais à part ces souvenirs des anciennes lectures, (qui nous rappellent d'ailleurs que c'est grâce au dilettantisme, en furetant çà et là, en fréquentant d'abord par curiosité, puis par sympathie, enfin par amour chez les bons slaves évangélisants, que M. Desjardins s'est peu à peu élevé à son moralisme dont la première conséquence est la haine du dilettantisme), ce livre respire une honnêteté littéraire, une probité de pensée vraiment admirables. Veut-on sentir toute la noblesse et tout le prix de cette sincérité? Que l'on compare cette petite brochure si modeste et dont toutefois on parle tant, avec les livres des ironistes, — de ces ironistes qui devraient être pour M. Desjardins les seuls ennemis, car eux seuls sont les vrais négatifs. Qu'on se rappelle les amusettes philosophiques de M. Barrès, si pleines d'ailleurs de fantaisie et de grâce poétiques, mais où notre époque blasée se délecte comme au sérieux d'un clown sentimental; qu'on se rappelle ces plaisanteries pincées dites à mi-voix dans l'ombre de quelques phrases obscures, et surtout cette incessante ironie qui est comme l'aveu perpétuel que l'intelligence de M. Barrès, cette intelligence agitée et confuse qui est, hélas! la nôtre à tous, se fait avec une inconsciente sincérité de son insuffisance; — et l'on comprendra mieux combien doit mériter, aux yeux de tous ceux qui croient au devoir, ce jeune penseur qui du plus charmant dilettantisme s'est élevé au moralisme le plus enthousiaste, qui dit hardiment ce qu'il a à dire, sans ironie et fausse honte, et ne s'abrite point pour penser derrière des symboles. Loin de moi donc l'idée qu'on puisse sérieusement accuser M. Desjardins de dilettantisme! Je le féliciterais plutôt d'avoir été l'un des initiateurs de ce mouvement qui nous débarrassera peu à peu des dilettantes; car vraiment ces messieurs, à force de comprendre toutes les idées indifféremment, s'étaient rendus indifférents aux idées, et devenaient incapables de sincérité et d'attention. Remercions M. Desjardins d'avoir demandé, comme ce convive du *Banquet* de Platon, qu'on renvoyât premièrement les joueurs de flûte.

Mais — et c'est pourquoi au début de cet article je me suis amusé à lui faire cet injuste et agaçant reproche de dilettantisme — il suffit qu'on puisse penser, même bien à tort, que M. Desjardins ne croit au

devoir que pour son plaisir, et sa doctrine est infirmée du coup. Et voici pourquoi en deux mots :

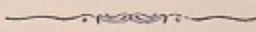
Le mal présent, dont M. Desjardins veut nous guérir en nous répétant : Croyez au devoir ! Croyez pour agir ! Agissez pour croire ! — le mal présent, c'est le doute, non plus à l'égard d'un Dieu personnel ou d'un Christ déifié sur la croix, mais à l'égard de la loi morale, non plus symbolique, mais véritable expression du divin dans notre âme. En ce siècle où la pensée a conçu toutes choses du point de vue du devenir, les hommes, effrayés de voir tout autour d'eux couler au néant, se sont désespérément attachés à ce qui dans la fuite universelle semblait leur offrir par une unité d'ailleurs factice un moins fragile point d'appui : à leur moi ; et, ne pouvant penser que cette vie éphémère n'eût pas de sens, ils ont dû chercher ce sens qu'il lui supposaient dans la volupté immédiate. Romantiques, naturalistes, dilettantes, égotistes, tous se sont faits tour à tour les centres du monde, et ont poursuivi cette unique fin : le plaisir. Mais une dure expérience leur a rappelé que qui croit atteindre le plaisir, ne saisit que la douleur. Ils ont descendu avec gaité la pente fleurie de la nature, et n'ont trouvé en bas qu'un grand marécage où ils se noient. Voilà où nous en sommes ; voilà la vérité profonde du pessimisme ; voilà ce que signifie cette tristesse que M. Desjardins observe sur tous les fronts. En nous, l'humanité a rappris que sa destinée n'est pas de jouir de la vie, puisque elle n'en peut jouir pleinement. C'est donc ailleurs que dans le plaisir qu'il faut chercher le sens de la vie : dans quelque chose qui dépasse la vie, qui lui donne un retentissement dans l'éternité, qui nous fait collaborer tous, et les plus humbles mieux parfois que les plus heureux, à la création d'un ordre universel : dans le Devoir, comme M. Desjardins l'a compris. C'est pourquoi il s'excite tant et nous exhorte si éloquemment à croire au devoir ; c'est son Abêtissons-nous. Mais aujourd'hui, il ne suffit pas de croire au devoir pour donner un sens à la vie : car, en nos âmes, effrayées de n'avoir point trouvé dans la vie la plus intense et la plus savoureuse un sens à la vie, mais encore trop frémissantes de plaisir pour penser que le plaisir ne soit pas le tout de la vie, un grand doute surgit, à ces mots de devoir et de vertu, un doute que la foi la plus obstinée ne saurait écarter ni résoudre : Si nous n'étions capables que de plaisir, et si le devoir n'était qu'un détour pitoyable par lequel les hommes cherchent encore et toujours le plaisir ? Et puisque ce plaisir, toujours cherché, n'est jamais atteint, si la vie n'avait pas de sens, tout simplement ? S'il était vrai que, comme a dit Nietzsche, la vérité fût dure et si dure que la mort seule pût nous en

voiler l'horreur? A l'heure présente, il s'agit donc bien moins d'affirmer le devoir que de le comprendre, que de le fonder en raison, que de montrer qu'il n'est pas seulement une belle invention des humbles pour se consoler de leur misère, des hommes pour se consoler de la vie, et comme un suprême effort de l'humanité douloureuse pour trouver ici-bas le bonheur dans l'idée que le bonheur n'est pas chose naturelle, chose terrestre, mais qu'il exprime une vérité supérieure à l'ordre du plaisir et de la nature, qu'il exprime la vraie nature. Il s'agit de comprendre la loi morale : ce n'est pas en y croyant de toutes nos forces que nous lui donnerons un sens.

Or penser que M. Desjardins ne croit au devoir que par dilettantisme, ce serait penser qu'il ne croit à la loi morale que pour trouver dans cette foi son plaisir; ce serait penser que ce devoir qu'il affirme avec tant de force n'est pour lui et pour les autres qu'une consolante illusion, qu'une bonne duperie. Et voilà comment les gens frivoles qui, parce que M. Desjardins fut jadis un exquis dilettante, l'accusent, comme j'ai semblé le faire moi-même au début de cet article, de ne croire au devoir que pour son plaisir, ruinent, par cette légère et injuste accusation, toute cette doctrine, qui affirme le devoir sans chercher s'il n'est pas un vain mot.

M. Desjardins dit dans les premières pages de son livre qu'il est parvenu lentement à cette conviction : que l'humanité a une destinée, que le devoir n'est pas une chimère. Comment? Pourquoi? En répondant à cette question, M. Desjardins fermerait la bouche à tous ceux qui ne veulent voir en lui que l'inventeur d'un nouveau et délicat plaisir, le plaisir de croire au devoir; et si les raisons qui l'ont persuadé nous persuadaient, cela nous consolerait et nous relèverait mieux que les plus douces paroles ou les plus violentes exhortations.

FERNAND GREGH.



---

# LES TROIS MAGES



## TRIOLETS

à H. Finaly.

« Ils sont dans l'univers cités. »  
ROYER-COLLARD.

### I

Balthasar, Melchior et Gaspard  
Sont les guides de la jeunesse.  
Lequel est bien le plus jobard  
Balthasar, Melchior ou Gaspard ?  
Avec un air de prophétesse,  
Chacun tire un petit pétard.  
Balthasar, Melchior et Gaspard  
Sont les guides de la jeunesse.

### II

La tournure de Balthasar,  
Ah! je voudrais que tu *la visses!*  
Ça prend, dès qu'il est quelque part,  
La tournure d'un balthasar.  
On commande des écrevisses,  
Et puis on fait un vieux billard.  
La tournure de Balthasar,  
Ah! je voudrais que tu *la visses!*

## III

Celui que l'on nomme Melchior  
*De voguer* désireux, s'embarque.  
Tout métal qui luit n'est pas or :  
Celui que l'on nomme Melchior  
Montre le vrai de la remarque  
Mais on l'annonce à son de cor :  
Celui que l'on nomme Melchior  
De voguer désireux, s'embarque.

## IV

Voici sortir aussi Gaspard,  
*Des jardins* où chaste il médite.  
Endossant cuissard et brassard,  
Voici sortir aussi Gaspard  
Casqué par dessus sa lévite,  
Pour jouer à colin-maillard,  
Voici sortir aussi Gaspard  
Des jardins où chaste il médite.

## V

Melchior, Gaspard et Balthasar,  
Marchent tous les trois vers l'étoile.  
Ce sont d'ambitieux lascars  
Melchior, Gaspard et Balthasar  
Mais leur astuce se dévoile,  
Car traversant le pont des Arts,  
Melchior, Gaspard et Balthasar !  
Vont vers la place de l'Étoile.

GAC.

---

## UN POÈTE DE SENTIMENT

---

### LA CHANSON DU PRODIGE

PAR M. GABRIEL TRARIEUX (1)

---

Le récent volume de M. Gabriel Trarieux n'est pas, comme son *Confiteor*, une simple réunion d'essais où se trouvent exprimés les désirs, les tendresses, les rêves d'une âme religieuse et délicate. La *Chanson du Prodiges* nous offre un lien très continu, et qu'il nous est facile d'aimer, mais qu'il faut tout d'abord saisir. Tandis que la nouvelle technique adoptée par M. Trarieux est sensiblement opposée aux procédés de versification qu'il employait il y a peu de temps lui-même, nous sommes heureux de retrouver en lui les mérites personnels que manifestait sa première œuvre. Je suis persuadé malgré cela que beaucoup de personnes ne se seront pas donné la peine, très réelle pour elles, de comprendre. Mais si j'excuse volontiers ces personnes, qui se passent si bien d'être excusées, j'imagine que M. Trarieux se souciait fort peu d'obtenir du succès auprès d'elles. Bien qu'il témoigne en plusieurs endroits son amour de l'humanité, je suis sûr que M. Trarieux n'écrit pas de la prose rythmée pour l'humanité tout entière.

La kyrielle des souvenirs d'enfance, auxquels viennent se joindre assez vite les premières sentimentalités, et, plus loin, les candeurs d'une chair troublée, telles sont les modulations qui résument la phase initiale de cette *Histoire suivie d'une âme jeune*, que M. Trarieux a voulu traduire. — Prodiges des impressions qu'éveille en lui le mystère inexploré des choses, le poète se complait ensuite à goûter la mélancolie de la vie urbaine; et la contemplation ininterrompue des médiocrités quotidiennes développe sa lassitude et sa miséricorde. Mais la chute de ses rêves étoilés l'accable : après avoir connu le plaisir de souffrir, il pressent la possibilité d'échapper à l'inutilité finale de la douleur au moyen du bonheur dans l'amour. Il adresse un adieu définitif au cynisme des attitudes, à la défiance de soi-même, et recommande son corps et son

---

(1) Librairie de l'Art Indépendant.

cœur à son Dieu. L'épisode historique de la mort de Sapho sur le rocher de Lesbos symbolise pour lui l'écroulement d'une société perspicace et vicieuse, parvenue à rougir d'elle-même, et par là même à s'anéantir. — Les deux premières sources de variations se trouvent closes ; et le *Livre de Béatrice* formule une conception d'avenir, — la répudiation de l'« égoïsme à deux », — le retour à l'amour humain.

Il faut remercier M. Trarieux d'avoir mis de côté toute tentative de résurrection parnassienne trop peu spontanée. Des aspirations toutes contraires le dirigent aujourd'hui vers les maîtres récents qu'il admire ; et, tandis que la richesse nombreuse de sa phrase et la souplesse de ses intuitions le rangeaient véritablement parmi les poètes des harmonies traditionnelles, il a cherché des rythmes nouveaux. Cependant les rythmes usuels envahissent parfois sa mélodie et la rendent vraiment plus complète, parce qu'ils paraissent convenir à son inspiration. Les analyses sentimentales de M. Gabriel Trarieux sont toujours pénétrantes et formulées d'une manière exquise, bien que le symbolisme voulu en efface parfois les contours. Je crois d'ailleurs que le troisième livre de son poème, — dont la forme est souvent plus normale, — est aussi le plus clair à saisir, et non pas le moins palpitant. On y trouve un mépris profond pour les formes actuelles de l'amour. Lisez-vous même la conclusion, d'une sincérité si vivante, et que je craindrais de déflorer en vous la livrant.

Elle contient à vrai dire le sens du volume et s'impose à chacune des pages. Ce n'est pas le moindre mérite de M. Trarieux que d'avoir introduit dans la poésie l'esprit de méthode et d'avoir fait retentir d'avance ses accords à travers l'écho des vers qui les ont précédés. Il est allé droit au terme final, à la religion intérieure qu'il s'était à lui-même créée. Mais, alors que M. Paul Desjardins, qui fut dilettante, recommande l'ascétisme en art, M. Trarieux, qui ne le fut jamais, — bien qu'il appartienne à la génération grandie sous l'égide des dilettantes inconvertis, — M. Gabriel Trarieux est hanté, je ne dis pas seulement par Verlaine ou par Maeterlinck, mais par M. Henri de Régnier... — L'antithèse est peut-être curieuse. Je croyais si bien qu'il était un classique ; il se fait doucement radical. A vrai dire cette antithèse au moins apparente ne donne-t-elle pas tout leur prix et leur charme aux inquiétudes esthétiques qui sont celles de M. Gabriel Trarieux ?

ROBERT DREYFUS.

Le Gérant : A. HAUSER.

EN VENTE AUX LIBRAIRIES

---

**Marpon et Flammarion**, boulevard des Italiens, 10 ;

**Léon Vanier**, quai Saint-Michel, 49 ;

**Achille**, rue Laffitte, 4 ;

**Brasseur**, galeries de l'Odéon, 8.